Cein que l'est que l'amour

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 34

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-204433

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

45me ANNÉE — N° 34. Samedi 24 août 1907.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent.
Etranger, 25 cent. — **Réclames,** 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La découverte des Alpes.

Bien que nous chantions toujours à tue-tête : « Les Alpes sont à nous, etc. », il y a beau longtemps qu'elles ne nous appartiennent plus guère. Chaque jour nous perdons, cime après cime, le peu qui nous en reste. Les Alpes nous appartinrent tant qu'elles furent ignorées. Du jour où on les découvrit, elles devinrent la propriété des ingénieurs, des hôteliers et des étrangers. On nous y tolère, c'est tout.

Elle ne date pourtant pas de très loin, la découverte des Alpes.

Les poètes latins n'ont parlé des Alpes que par ouï-dire ; ils ne les connaissaient pas. Silius Italicus, entre autres, décrit le passage d'Annibal sans avoir la moindre idée des montagnes dont il parle. Ammien Marcellin, l'historien des empereurs, est le premier qui nous fasse part de ses impressions personnelles : il décrit avec quelque détail son passage du mont Genèvre, 400 ans environ après Jésus-Christ. Sept siècles plus tard, l'empereur d'Allemagne, Henri IV, franchit le Mont-Cenis pour aller à Canossa implorer le pardon du pape Adrien. Son historien Lambertus raconte les fatigues inouïes de ce voyage exécuté en hiver. Plus tard encore, un évêque de Nassau écrit une relation analogue de son passage par le grand Saint-Bernard, vers la Noël de l'an 1128. Se rendant au concile de Constance et traversant les montagnes du Tyrol, le pape Jean XXIII se voit à plusieurs reprises précipité dans la neige. Ces chutes lui paraissent d'un mauvais augure.

Un prince allemand qui traverse les Alpes suisses en 1495 fait ces remarques judicieuses : « Peu de maisons et beaucoup de vaches ; sur les cimes, une neige tombée avant Jésus-Christ, et devenue dure comme la pierre. »

La relation du voyage de Benvenuto Cellini à travers les Grisons est la première qui contienne quelques détails sur le paysage. Les prédécesseurs du grand orfèvre florentin se contentent de parler de leurs fatigues et des périls de la route ; ils sont loin de trouver le pays beau, pittoresque, délicieux. Au siècle dernier, un lord anglais fait la première tentative connue de passer le Saint-Gothard en voiture : il loue deux ou trois cents paysans pour hisser jusqu'au sommet son véhicule et sa précieuse personne, l'une contenue dans l'autre. Le sentiment de la beauté du paysage alpestre est un sentiment tout moderne : les poèmes d'Albert de Haller, les voyages d'Horace-Bénédict de Saussure et les pages éloquentes de J.-J. Rousseau en ont été les premières manifestations.

Aujourd'hui la poésie court grand risque de sombrer dans les facilités de toute sorte offertes aux voyageurs et dans le luxe des hôtels de montagne.

Diable ! — Deux jeunes dames, fort élégantes, s'affligeaient entre elles de la mode du décolletage.

— Que deviendrons-nous en hiver, disait l'une. On exige trop, vraiment. Où cela s'arrêtera-t-il ?

— Ma foi, j'en ai pris mon parti, ça s'arrêtera où l'on voudra.

Voilà pourquoi !

CHANSON D'ANTAN

Qu'avez-vous donc, jeune fille,
On entend, matin et soir,
Dans les prés, sous la charmille,
Vos chants d'amour et d'espoir ?
— C'est qu'un grand bonheur m'enchante :
Mon « Cher » m'a donné sa foi !
Et voilà pourquoi je chante,
Je chante, voilà pourquoi !

Qu'avez-vous donc, jeune fille,
Pourquoi ce joli soulier,
Cette jupe qui scintille,
Ces cheveux qu'il faut lier ?
— Mon « Cher », ce jour, me fait fête :
Il se marie... avec moi !
Voilà pourquoi je m'apprête,
M'apprête, voilà pourquoi !

Qu'avez-vous donc, jeune femme,
Pourquoi ce visage en pleur ?
Avez-vous la mort dans l'âme ?
Survient-il quelque malheur ?
— A la guerre il part sur l'heure,
Me laissant tout en émoi,..
Et voilà pourquoi je pleure,
Je pleure, voilà pourquoi...

Au loin, la vie est amère...
Si le « Cher » ne revient pas ?
- Je pense devenir mère
Bientôt, d'un beau petit « gas ».
S'il est le « portrait du père,
Il calmera mon émoi,
Et voilà pourquoi j'espère,
J'espère, voilà pourquoi !

L. MASSARD.

Ces beaux messieurs. — Un dandy achète au marché pour quatre sous de poires à une paysanne.

— Pardon, mossieu, c'est vingt centimes, observe la marchande ; vous ne m'avez donné que quienze.

— Permettez, réplique l'élégant avec hauteur, je vous ai donné quatre sous.

— Je vous assure que non, mossieu.

La dispute s'anime Les curieux font cercle.

— Pas tant d'explications, fait le dandy, avec dignité ; *faites votre caisse.*

Cein que l'est que l'amour.

On certain gaillâ, qu'on lâi desâi qu'étâi vôlet dâo coté de Gumoëns, étâi z'u onna veillâ couennâ pè vai la serveinte, onna galéza fehie qu'aberdzivè, et qu'avâi sa tsambra per d'amont.

Sè camerâdo sè peinsirant dè lâi férè 'na farça. Aprés avâi doutâ l'étsilla s'ein vant déguenautsi on vîlho vant que vont guanguelhî âo coutset dâi z'égras, découtè la tsambra à la serveinte, et avoué 'na cordetta, l'attatsant âo pécllict dè la porta, et lo reimpliant dè totès sortès dè bourtiâ : on arrojâo cabossi, tot plien dè coquès, on toupin, on pomeau dè tâi, dâi vilhiès saraillès, on crouïo bernâ et onna panéra dè vilhie ferraille.

L'amoeirâo qu'atteindâi que tot sâi à novïon po s'ein allâ, du qu'on lâi avâi remoâ l'étsilla, sè décidè d'allâ âovri la porta po s'esquivâ ; mâ à l'avi que l'eimpougnè lo pécllict, *pataprâo ! rrrâo !... bâo !... tâo !... flâo !...* lo van, que n'étâi qu'abetsi su lè z'égras et que n'étâi ratenu què pé la cordetta, fâ lo betetiu, et totès clliâo bregandéri qu'étant per dedein rebedoulant avau lé z'égras ein faseint on boucan d'einfai.

Lo maitrè dè la mâison qu'oût cllia chetta, châotè frou tot épouâiri, preind on dordon et s'ein va vairé cein que y'avâi ; mâ quand l'est dein l'allâïe, tot étâi tranquillo. L'eut bio criâ : qu'est-te çosse ?... lâi a-te cauquon perquie ?... Nion ne repondâi rien. Adon s'ein va einfatâ dâi tsaussès et allumâ lo crâisu, et montè âmont lè z'égras po savâi cein qu'ein irè. Quand vâi la porta de la serveinta eintrébaillâ, sè démaufiâ dè l'afférè et va tot drâi dedein, iô trâovè l'ami Niafou pe moo què vi, catsi pè derrâi la porta.

Lâi vâo démandâ cein que cé comerce allâve à derè ; mâ lo pourro diabllio qu'atteindâi adé on coup dè chaton et que grulâvè coumeint la quiua dè 'no tchivra, ne savâi trâo què derè. Lo maitrè né put s'eimpatsi dè recaffâ, et l'autro sè ramassè âo pe vito et sè va réduirè ein djurant que dè sa viâ ne retornâvè âi gaupès.

Les grands fleuves. — On dit toujours que les Français ne connaissent pas la géographie. Aux Allemands, en revanche, personne, assure-t-on, n'en peut remontrer sur ce point.

Notre compatriote, le célèbre savant Frédéric Troyon, se trouvait en Allemagne. Dans un salon, un professeur lui demande :

— Vous êtes de Lausanne, monsieur ?

— Non, monsieur, je suis de Cheseaux.

— Chésseaux ?... Chésseaux ?... Chésseaux ?

— Oui, Cheseaux sur la Mèbre.

— Ah ! foui, foui, foui, sur le Mèbre, Chésseaux sur le Mèbre ! foui, foui.

Idylle villageoise.

I

Le cautionnement, cette plaie de nos campagnes, n'avait pas épargné le père de Daniel.

Un ami vous entraîne au café, on boit quelques verres qui vous mettent de joyeuse humeur et l'on signe, pris d'un attendrissement soudain pour celui qui vous offre gros intérêts et belles garanties, — en paroles. Puis viennent les hypothèques, les mauvaises récoltes, la saisie finale.

Lorsque le père de Daniel mourut, à soixante ans, usé par le travail et le chagrin, son fils se trouva sans ressources.

Le jour où Daniel quitta le village, personne ne lui fit un bout de conduite ; ce n'était plus qu'un sans-le-sou, un miséreux. En traversant